

## Hommage à Lin Li-kouang (1902-1945)

### SOMMAIRE

LIN Xi : À la mémoire de mon père, Lin Li-kouang.....	2
Cristina SCHERRER-SCHAUB : Lin Li-kouang et les études bouddhiques : du <i>Dharmasamuccaya</i> au <i>Saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra</i> .....	13
Illustrations .....	20

## À la mémoire de mon père, Lin Li-kouang

Dans un texte dû à M. Wang Qilong 王啟龍 et diffusé sur Internet sous l'intitulé « Brève analyse textuelle sur la vie et l'œuvre de Lin Li-kouang, spécialiste en bouddhologie<sup>1</sup> » on relève le passage suivant : « Dans son livre *Nous Trois*, Mme Yang Jiang évoque les années où elle et son mari M. Qian Zhongshu faisaient leurs études à Paris. Elle écrit notamment : "Il y avait beaucoup d'étudiants chinois à Paris (...) parmi eux, c'est le couple formé par Lin Li-kouang et Li Wei que nous fréquentions assidûment. Li, diplômée de la faculté de lettres chinoises de l'Université Qinghua, était versée dans l'art de la composition de poèmes chinois classiques et pratiquait la calligraphie avec une grande maîtrise. Lin, de son côté, se spécialisait en sanskrit et se consacrait à la recherche avec beaucoup de rigueur ; il comptait obtenir le doctorat d'État de l'Université de Paris." Aujourd'hui, ce couple dont parle Mme Yang Jiang n'est probablement plus connu de personne dans les milieux de la recherche. Aussi convient-il de rappeler que M. Lin Li-kouang était très apprécié par l'orientaliste Staël Holstein, érudit de nationalité estonienne, ayant vécu en Chine, et que M. Paul Demiéville, sinologue français de renom, dont Lin était le disciple, le tenait aussi en grande estime. »

---

1. Cf. « Foxuejia Lin Liguang xueshu yu shengping zakao » 佛學家林藜光學術與生平雜考, *Xinan minzu daxue xuebao* 西南民族大學學報, 2010, n° 7, p. 66-70. Cet article peut être lu en ligne à l'adresse suivante : [http://www.nssd.org/articles/Article\\_Read.aspx?id=36081625](http://www.nssd.org/articles/Article_Read.aspx?id=36081625) (lien valide au 16 septembre 2015).

## I. Un éminent savant et un ardent patriote – Le parcours de mon père

Lorsque mon père est mort, j'avais seulement huit ans. Il est parti pour toujours alors que je le connaissais à peine, nous laissant seuls au monde, ma mère et moi, face à la complexité de la vie et aux difficultés de l'existence. Pour tout être humain, le rôle d'un père est irremplaçable. L'absence d'un père, c'est l'absence de sécurité. Un père, c'est un tronc auquel on peut se raccrocher quand rien ne va. Personnellement, je suis profondément conscient que la mort prématurée de mon père représente une tragédie familiale dont les conséquences se font sentir toute la vie.

Après avoir atteint l'âge adulte, j'ai su peu à peu par ma mère Li Wei que mon père ne fut pas seulement un éminent savant, mais aussi un ardent patriote, épris de justice.

La ville natale de mon père fut occupée par les envahisseurs japonais dès 1938, ce qui le laissa sans aucune nouvelle des siens pendant des années. Pourtant, cela le touchait moins que le destin de la Chine alors engagée dans un combat à mort. Il tenait prête en permanence une petite valise pour le cas où le régime pro-japonais de Nanjing (Nankin) ou quelque agent à sa solde l'aurait mis en demeure de choisir entre la reconnaissance de ce régime et le camp de concentration. J'ai su aussi par ma mère qu'en 1944, alors que la guerre touchait à sa fin, mon père, déjà très affaibli par la maladie, était descendu à la cave pour cacher un émetteur que lui avait confié un de ses élèves, membre de la Résistance.

Dans ma quête des souvenirs épars de l'enfance, l'un d'eux me revient sans peine en mémoire : en 1944, peu avant la libération de Paris, le couvre-feu étant imposé dès la tombée du jour, on fermait les rideaux et on se calfeutrait chez soi. Je me souviens qu'une nuit, ne pouvant trouver le sommeil à cause du tir cadencé d'une pièce d'artillerie se trouvant à proximité, je remarquais que la lampe de bureau était encore allumée. Insensible à ce qui se passait à l'extérieur, mon père était encore plongé dans la rédaction de la thèse qu'il comptait présenter pour l'obtention du doctorat d'État de l'Université de Paris. Les volutes de fumée de sa cigarette montaient jusqu'au plafond.

Quelque temps plus tard, Paris était libéré ! Je me souviens qu'à l'annonce de cette nouvelle, ma mère sauta de joie. Ce moment d'exal-

tation, nous l'avions vécu dans l'abri antiaérien où nous nous étions réfugiés avec des voisins. Pourtant, mon père n'était pas à nos côtés... Bien plus tard, j'appris qu'il était déjà gravement malade.

## II. « Panier par panier, déplacer la terre de la montagne tout entière » – La persévérance de mon père

Mon père Lin Li-kouang naquit en 1902 à Xiamen (Amoy), dans la province du Fujian. Diplômé en 1926 (voir ill. 1) de la faculté de philosophie de l'Université de Xiamen, il devait y enseigner cette discipline en qualité d'assistant tout en se consacrant à des études sur Kant et Hegel. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de M. Paul Demiéville<sup>2</sup>, éminent sinologue français. Celui-ci était alors invité par l'Université de Xiamen à enseigner, parmi d'autres matières, les rudiments du sanskrit et l'histoire du bouddhisme. Mon père trouva en lui le maître qui devait l'initier à ces disciplines. Plus tard, il s'orienta vers l'étude du bouddhisme. Le professeur P. Demiéville écrit à ce propos : « Je ne tardai pas à me lier avec ce grand jeune homme de vingt-deux ans, à l'intelligence ouverte et déjà grave. Déjà le travaillait le démon de la recherche personnelle qui devait faire son délice et son tourment<sup>3</sup>. »

En 1929, mon père accepta le poste d'assistant à l'Institut d'études Harvard-Yanjing de Pékin que lui proposait le professeur Staël-Holstein. Une fois sur place, tout en se consacrant à des recherches philologiques, il se mit à étudier le sanskrit auprès de celui-ci, grand spécialiste en la matière, pour atteindre un niveau appréciable. Dans le même temps, « il compilait un "Index chinois-sanskrit du *Kāśyapaparivarta*", index très détaillé, où les versions chinoises successives de ce texte se trouvaient dépouillées avec leurs équivalents sanskrits (et parfois tibétains), sur

---

2. P. Demiéville (13 sept. 1894 - 23 mars 1979), sinologue français et spécialiste de bouddhologie, jouissant d'un grand renom au sein de la sinologie internationale. En 1924, il fut invité par l'Université de Xiamen à y enseigner plusieurs disciplines, et il y resta jusqu'en 1926.

3. Les passages entre guillemets sont tirés de l'Introduction du professeur P. Demiéville à l'ouvrage de Lin Li-kouang.

plus de dix mille fiches, phrase par phrase. (...) Cet index n'a jamais vu le jour et doit dormir quelque part à Pékin ou à Harvard, pour le plus grand dommage des études bouddhiques tellement privées encore de concordances lexicales sino-indiennes. »

Mon père avait toujours désiré aller étudier le bouddhisme en France. L'occasion se présenta en 1933, lorsque l'École des Langues Orientales de Paris lui proposa un poste de répétiteur de chinois. Il eut ainsi la possibilité d'étudier le sanskrit et le pâli auprès de l'illustre indianiste Sylvain Lévi.

Celui-ci avait fait copier au Népal en 1922 un volumineux recueil de stances bouddhiques, intitulé *Dharma-samuccaya*. « La copie (...) fourmillait de fautes presque à chaque ligne. Un colophon du manuscrit indiquait que les stances étaient tirées du *Saddharma-smṛty-upasthāna-sūtra*. Sylvain Lévi avait bien reconnu dans ce titre celui d'un gros ouvrage du Petit Véhicule dont l'original sanskrit est perdu, mais qui est conservé dans une version tibétaine et deux versions chinoises ; il n'avait cependant pas réussi à y retrouver les stances du *Dharma-samuccaya*. C'est que le compilateur, un moine obscur du nom d'Avalokitasimha, avait eu l'idée saugrenue de regrouper à sa manière les stances du *sūtra*, et il avait si bien bouleversé l'ordre selon lequel les stances se présentaient dans le *sūtra* original, qu'un Sylvain Lévi lui-même n'arrivait plus à les y repérer sous leur habit tibétain ou chinois. » Collationner un tel manuscrit représentait une tâche énorme et des plus fastidieuses ; Lévi, déjà trop âgé pour se lancer dans cette entreprise, en confia l'accomplissement à mon père.

Après la mort du maître en 1936, mon père entreprit, à la Bibliothèque nationale de Paris, de recopier la traduction tibétaine du *sūtra*, avant d'en faire de même pour les versions du même texte figurant dans le « Recueil d'Écritures bouddhiques en chinois », pour les collationner ensuite avec le manuscrit sanskrit. « Ce fut une tension de toutes les journées et de bien des nuits, de toutes les heures, de tous les instants. Pas un délassement, pas une sortie inutile ; (...) quant aux vacances, il en faisait des paradis de travail. Il n'y manqua qu'une fois : c'est lorsqu'ayant appris au milieu d'un été, en 1936, la mort de sa mère vénérée, il prit immédiatement le bateau pour aller lui rendre les derniers devoirs à Amoy. Il ne s'arrêta chez lui qu'un mois, afin de regagner Paris à temps pour la reprise des cours au début de l'hiver. Encore est-ce au cours de ce voyage qu'il fit à bord du paquebot la découverte

essentielle de sa thèse, l'identification des stances sanskrites du *Dharma-samuccaya* dans le texte chinois du *Saddharma-smṛty-upasthāna-sūtra*, car il avait emporté ses manuscrits dans son bagage. » En ce temps-là, l'aller-retour par bateau prenant deux mois, son absence allait durer trois mois. Bien plus tard, ma mère me confia que restée seule dans ce pays qu'elle connaissait à peine, et déjà enceinte de moi, elle eut beaucoup à souffrir de la solitude, et que, chaque soir, sa tristesse atteignait son point culminant lorsqu'elle entendait sonner la cloche de St-Joseph des Carmes. Une nuit, elle s'en ouvrit à la vieille dame chez qui elle logeait ; celle-ci répondit simplement : « C'est la vie, ma petite. » Oui, c'est la vie... et la vie allait nous apprendre qu'elle était bien loin d'être un chemin couvert de roses...

Ainsi, à force de patience et d'obstination, mon père était donc parvenu à identifier dans les versions chinoises l'une des stances, puis une autre, puis des séries entières et enfin tout l'ensemble. Travail qui lui livra les moyens de corriger le texte sanskrit du *Dharma-samuccaya* – mais sans pouvoir y apporter une mise au point qui aurait nécessité un long travail supplémentaire –, puis d'établir, sous la direction du professeur L. Renou, une édition critique accompagnée d'une traduction française.

Cette tâche accomplie, il s'attaqua aussitôt à la rédaction de l'Introduction qui devait constituer le premier des quatre volumes de l'ouvrage, et qu'il se proposait de présenter comme thèse principale pour l'obtention du doctorat d'Etat de l'Université de Paris. Conçue au départ comme une étude de l'évolution du *Dharma-samuccaya* dans le contexte de l'histoire et des langues du bouddhisme, elle tourna, du fait de ses multiples implications, en une étude d'ensemble qui s'amplifia peu à peu jusqu'à constituer tout un recueil de recherches sur ce *sūtra*, une somme d'études sur le bouddhisme du Petit Véhicule considéré en certains stades de son évolution historique. Sous l'intitulé « L'Aide-Mémoire de la Vraie Loi », l'introduction comptait cinq chapitres répartis sur plus de trois cent cinquante pages. En outre, sur la base du collationnement de la traduction tibétaine et des deux adaptations chinoises du même *sūtra*, mon père avait formulé de nombreuses observations fort pertinentes.

Les volumes 2, 3 et 4 constituent une édition critique, accompagnée d'annotations, des 2549 stances du *Dharma-samuccaya* ; le texte sanskrit est édité avec la traduction tibétaine et les versions chinoises, et traduit

en français par mon père. En marge de ses recherches sur le *Saddharma-smṛty-upasthāna-sūtra*, il avait dépouillé d'un bout à l'autre, et à plus d'une reprise, les deux cents volumes de la *Maha-vibhāsa* (composante du « Recueil d'Écritures bouddhiques en chinois »). Les résultats de ces recherches sont regroupés dans les notes adjointes à son ouvrage. Selon le professeur Demiéville, celles-ci « apportent une documentation (...) où l'étendue de l'information, à peu près exhaustive, jointe à la sûreté de jugement, aboutit à des résultats positifs d'une valeur certaine. »

Le volume de travail était tellement considérable que mon père consacra dix années à cette étude, dont six durant la Seconde Guerre mondiale. J'ai su par ma mère qu'au début de l'été 1940, l'invasion allemande provoqua à Paris une vague de départs en exode ; craignant que l'École des langues orientales ne se déplace dans le sud de la France, mon père décida que nous devions partir nous aussi. Les transports publics étant pratiquement paralysés, on ne pouvait, la plupart du temps, que marcher ; les manuscrits de mon père s'entassaient sur ma vieille poussette ; comme je n'avais alors que trois ans, mes parents devaient se relayer pour me porter dans leurs bras. Parmi les rares souvenirs que j'ai gardés de ce long et pénible trajet, il m'est revenu en mémoire que, lors d'une alerte aérienne, nous nous étions abrités sous un wagon de marchandises d'un convoi à l'arrêt sur une voie ferrée. Ainsi, en alternant marches et haltes, nous sommes finalement arrivés dans la banlieue d'Angoulême où nous avons pu être logés provisoirement chez l'habitant. Plus tard, en triant les objets laissés par ma défunte mère, alors que plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis cette année-là, je découvris un bout de papier sur lequel elle avait résumé en dix caractères ce qu'elle avait ressenti durant ce terrible exode : « C'est en étant à bout de forces que j'ai su que mon fils pesait lourd ; c'est ce trajet interminable qui m'a fait abhorrer le poids de ces manuscrits. » Lorsqu'avec le reflux de l'exode nous avons regagné Paris, les rayons des magasins d'alimentation étaient vides : sucre, conserves, huiles alimentaires, riz, etc., plus rien du tout ! Plus rien que la sombre perspective des longues années à venir sous la botte de l'occupant. Et ce n'était qu'un début ! À l'époque, déduction faite du minimum vital pour notre petite petite famille et d'un peu d'argent destiné à l'achat de quelques paquets de cigarettes de médiocre qualité, ce qui restait du maigre salaire de mon père passait en ouvrages de référence et en photographies de manuscrits. La situation pécuniaire de

ce grand savant était si difficile qu'il lui était même arrivé de ramasser des mégots dans la rue !

Bien que constamment plongé dans ses travaux, il arrivait parfois que, sur la demande de ma mère, mon père prenne les outils de menuisier pour réparer un meuble, mais c'était à condition qu'elle aille lui acheter un paquet de cigarettes ; pour lui, c'était là une façon de se détendre pendant quelques instants.

En juin 1944, invité en Normandie pour un court séjour chez un de ses élèves des « Langues O' », mon père m'avait emmené avec lui. Les Alliés venant alors de débarquer, on entendait au loin le sourd grondement de la canonnade ; je me souviens que dans le jardin, il y avait une sorte d'abri de fortune : une tranchée peu profonde, sans doute creusée à la hâte, avant d'être recouverte de planches. Un jour, profitant d'une accalmie, mon père se mit à cueillir des fruits pour moi et le fils de son ami (un petit garçon du même âge que moi) ; à chaque fois qu'il en cueillait un, il demandait : « C'est pour qui ? » Mon petit copain répondait invariablement : « Pour moi ! » Lorsque mon père posa la même question, alors que j'avais déjà eu un fruit, je répondis : « C'est pour papa ! » Aujourd'hui encore, je me souviens du sourire qui éclaira son visage en entendant cette réponse, un sourire radieux. Cette première et, hélas ! dernière image de mon père s'était gravée pour toujours dans ma mémoire d'enfant.

Ma mère m'avait souvent rappelé que mon père avait dit en français : « Il ne faut pas faire semblant de travailler. » Ce mot constitue l'expression concentrée de son esprit de rigueur dans la recherche. Ainsi, durant les douze dernières années de sa vie, qu'il avait passées en France, il avait fait preuve d'une très grande assiduité au travail : la journée étant prise par les cours de chinois, il consacrait les soirées à ses travaux, souvent jusque tard dans la nuit. Les privations des années de guerre, le surmenage ainsi que l'angoisse lancinante que lui causait le destin de la patrie et de ses proches eurent raison de sa santé ; tombé malade en 1944, il dut être hospitalisé ; alors que son état s'était quelque peu amélioré, il décida de quitter l'hôpital parce que cela coûtait trop cher. En 1945, rechute. Bientôt, ce fut le pneumothorax. Puis les préparatifs de départ pour le sanatorium dès que la fièvre fut tombée. Le 12 janvier 1945, alors qu'il pouvait difficilement soutenir un tel effort, il dut prendre le train pour se rendre au sanatorium de St-Hilaire-du-Touvet (Isère). La guerre n'était pas encore terminée...



« Il arriva à Grenoble exténué, après vingt-huit heures de voyage dans des trains non chauffés et d'attentes dans de petites gares glaciales. En pleine nuit, dans Grenoble strictement obscurci, par quinze degrés de gel, son bagage à la main, il dut chercher à pied son chemin jusque dans un faubourg éloigné ; et il était une heure du matin lorsque, le souffle coupé, à demi-mort, il trouva enfin la porte de la clinique La Tronche (dépendance du sanatorium) où on l'attendait. Son état était tel qu'il fallut le garder trois semaines dans cette clinique, avant de le transporter au sanatorium proprement dit, situé en pleine montagne, dans un décor de rocher nu. Toujours plus faible, il s'épuisait à écrire des lettres dont la graphie s'altérait rapidement... »

« Il mourut silencieusement dans une solitude absolue, à l'aube du 29 avril 1945 ; sa femme, prévenue trop tard, arriva dans l'après-midi en compagnie du professeur P. Dermiéville. Les funérailles eurent lieu en traîneau, par une neige battante qui bouchait la vue à dix pas, au fond de cette vallée lointaine où il était venu s'endormir comme un enfant perdu. »

Mon père se proposait de présenter le premier volume de son édition du *Dharma-samuccaya* comme thèse complémentaire pour l'obtention du doctorat d'État de l'Université de Paris. Malheureusement, sa mort prématurée le priva de la joie de voir paraître cette partie de son ouvrage.

Il n'avait alors que quarante-trois ans. L'année suivante, ses restes furent transférés au cimetière du Père-Lachaise où il repose pour l'éternité (ill. 2 et 3). Dans une lettre adressée à ma mère le 1er novembre 1977, le professeur Paul Demiéville écrit : « C'est aujourd'hui la Toussaint, et comme chaque année, j'ai été au cimetière du Père-Lachaise déposer sur la tombe de mon ami toujours regretté une touffe de bruyère, des fleurs toutes simples. mais qui supportent le mieux l'exposition en plein air. La tombe est toujours en excellent état, avec votre inscription, et il y avait déjà deux ou trois autres bouquets déposés par je ne sais qui... »

Qui donc regrettera qu'aux tempes ses cheveux se raréfient comme  
fils de soie,

S'il parvient, panier par panier, à déplacer la montagne tout  
entière ?

C'est à force de frotter la pierre de l'encrier

Que l'on peut réussir, dit-on, à ciseler son œuvre. (ill. 4)

Ces sentences parallèles, mon père les avaient calligraphiées sur deux bandes de papier qui ornaient sa chambre de travail parisienne. Faire revivre les études bouddhiques : telle fut sa vocation, telle fut l'œuvre à laquelle il consacra toutes ses forces. « Ce fut sa vie, et ce fut sa mort. »

Aussitôt après son décès, son maître Paul Demiéville se mit à préparer pour la publication les matériaux inachevés de cette étude, tels qu'ils furent trouvés dans ses dossiers. Le tome II (chap. I à V du recueil sanskrit) sortit de presse dès 1946. Quant au tome I, à savoir l'Introduction, il fut édité en 1949. Le professeur P. Demiéville souligne à ce sujet : « Dans les circonstances difficiles d'après-guerre, cette publication a reçu l'appui du Centre national de la Recherche scientifique et du Musée Guimet, ainsi que de l'Academia Sinica : on saura un gré tout particulier à M. Adrien Maisonneuve de ne pas s'être laissé arrêter par les graves difficultés de l'heure. »

Dans sa « Brève analyse textuelle sur la vie et l'œuvre de Lin Li-kouang, spécialiste en bouddhologie », M. Wang Qilong poursuit : « Que ce soit en Chine ou à l'étranger, il n'est pas rare – et c'est tout à fait normal, qu'un disciple travaille en vue d'assurer la publication posthume des travaux de son maître ; en revanche, il est très rare, surtout en Occident, qu'un maître le fasse pour son disciple décédé. » En effet, après la mort de Lin Li-kouang, sur la base des dossiers qu'il avait laissés, la révision des tomes III et IV de son ouvrage fut entreprise par le professeur P. Demiéville avec le concours de deux autres savants, M. André Bareau, directeur d'études à l'École des Hautes Etudes et M. J.W. De Jong, professeur à l'Université nationale d'Australie à Canberra. On doit à celui-ci d'avoir élaboré les appendices de ces deux tomes, tandis que M. Jean Maisonneuve, de la Librairie d'Amérique et d'Orient, a assuré la publication du tome IV, complétant ainsi cette lourde édition héritée de son père. Ces deux tomes ont vu le jour respectivement en 1969 et 1973, soit plus de vingt ans après la mort de l'auteur.

L'ouvrage monumental de mon père, basé sur une recherche en profondeur par analyse critique et collationnement de textes bouddhiques anciens, représente une contribution appréciable aux études sur le bouddhisme en Chine. Le professeur P. Demiéville le situe à la hauteur des travaux de Xuanzang (602-664 apr. J.-C.), érudit de la dynastie des Tang, connu pour ses traductions de textes bouddhiques. En 1949, il notait

dans son Introduction à l'ouvrage de Lin Li-kouang : « (...) Comment ne pas reconnaître une manière de sainteté à ce labeur sévère, soutenu au mépris de la faiblesse corporelle, de la pauvreté, de la solitude ? »

De son côté, dans un courrier daté du 21 novembre 1979, M. Jean Maisonneuve m'écrivait notamment : « J'ai gardé un excellent souvenir de votre père et le considère comme un des grands savants de notre époque. »

Dans un article intitulé : « À la mémoire de Lin Li-kouang<sup>4</sup> », M. Xu Wenkan 徐文堪 écrit, de son côté : « Cet ouvrage, salué unanimement en tant que contribution la plus importante du xx<sup>e</sup> siècle aux études sur la dernière période du bouddhisme du Petit Véhicule, fait l'objet jusqu'à présent d'une considération générale dans le milieu international de la recherche. »

Quelque temps après la mort de mon père, un spécialiste français de langue sanskrite demanda à ma mère si elle pouvait consentir à lui céder certains ouvrages d'érudition, déjà épuisés, mais figurant dans la bibliothèque de mon père, ajoutant qu'il était prêt à payer au prix fort et en dollars américains. Cette requête se heurta à un refus courtois, étant donné que ma mère souhaitait qu'un jour viendrait où elle pourrait faire don du contenu de cette bibliothèque à la mère-patrie.

Vers la fin de l'année 1952, lorsque ma mère et moi nous sommes embarqués sur "La Marseillaise", grand paquebot transocéanique des Messageries Maritimes, pour nous réinstaller à Beijing (Pékin), deux grandes caisses enregistrées se trouvaient en soute : elles contenaient les livres d'érudition de mon père, en tout cent volumes.

Peu après notre arrivée à Beijing, sans même avoir pris le temps de souffler, nous nous sommes rendus à la douane de Tianjin pour y retirer les caisses. Le 20 février 1953, ces ouvrages firent l'objet d'une donation à la bibliothèque de l'Université de Pékin. Ce jour-là, le vœu que ma mère avait formé il y a des années était enfin exaucé.

Lin Xi, Beijing, le 3 février 2015.

---

4. Cf. « Lin Liguang xiansheng de shengping yu xueshu gongxian » 林藜光先生的生平与学术贡献, *Dongfang Zaobao* 东方早报 (17.06.2012) : voir en ligne <http://whb.cn/xueren/20976.htm> ?

## Appendice

### Titres des ouvrages de mon père édités à titre posthume

- I. *Dharma-Samuccaya* [诸法集要经]. *Compendium de la loi : recueil de stances extraites du Saddharma-smṛtyupasthāna-sūtra par Avalokitasimha, volume 1 : chapitres I-V*, texte sanskrit édité avec la version tibétaine et les versions chinoises et traduit en français par Lin Li-kouang, Paris : Adrien-Maisonneuve, 1946.
- II. *L'Aide-mémoire de la vraie loi, Saddharma-smṛtyupasthāna-sūtra. Recherches sur un Sūtra Développé du Petit Véhicule : Introduction au Compendium de la loi (Dharma-samuccaya)* [正法念处经研考], par Lin Li-kouang, introduction de Paul Demiéville, Paris : Adrien-Maisonneuve, 1949.
- III. *Dharma-Samuccaya. Compendium de la loi : recueil de stances : extraites du Saddharma-smṛtyupasthāna-sūtra par Avalokitasimha, volume 2 : chapitres VI-XII*, texte sanskrit édité avec la version tibétaine et les versions chinoises et traduit en français par Lin Li-kouang, révision d'André Bareau, J. W. De Jong et Paul Demiéville, Paris : Adrien-Maisonneuve, 1969.
- IV. *Dharma-Samuccaya. Compendium de la loi : recueil de stances extraites du Saddharma-smṛtyupasthāna-sūtra par Avalokitasimha, volume 3 : chapitres XIII-XXXVI*, texte sanskrit édité avec la version tibétaine et les versions chinoises et traduit en français par Lin Li-kouang, révision d'André Bareau, J. W. De Jong et Paul Demiéville, Paris : Adrien-Maisonneuve, 1973.

CRISTINA SCHERRER-SCHAUB\*

## Lin Li-kouang et les études bouddhiques : du *Dharmasamuccaya* au *Saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra*

Le parcours du lettré chinois Lin Li-kouang qui passa les douze dernières années de sa vie en France illustre de manière exemplaire la tradition d'échanges et de passions réciproques entre l'Asie et l'Europe, vieille de plusieurs siècles et qui continue de nos jours. La personnalité du savant chinois se devine à la lecture de l'émouvant hommage que son ami Paul Demiéville lui rendit dans l'Introduction à *L'Aide-mémoire de la vraie loi*<sup>1</sup> :

Tout d'abord attiré par la philosophie, comme il arrive à cet âge où se posent les grands problèmes, il s'orienta vers l'étude du bouddhisme; son goût de la pénétration en profondeur ne tarda

- 
1. *Introduction au compendium de la loi* (Dharma-samuccaya). *L'aide-mémoire de la vraie loi* (Saddharma-smṛtyupasthāna-sūtra). *Recherches sur un Sūtra Développé du Petit Véhicule*, par LIN Li-kouang. Introduction de P. Demiéville Professeur au Collège de France. Paris : Adrien-Maisonneuve, 1949, p. 1-xv. Ce volume fut précédé de la parution en 1946 de la première partie du *Dharma-samuccaya* (voir ci-après note 6) dont l'exemplaire personnel de Paul Demiéville est conservé à la bibliothèque de la Société Asiatique de Paris. Madame Lin-Li Wei, l'épouse de Lin Li-kouang, dédicace l'ouvrage à Demiéville, sur la page de garde, en avril 1946 [nos vifs remerciements vont à Costantino Moretti qui a lu le texte pour nous]. Demiéville ajoute de sa main « Reçu le 28 avril 1946, veille de l'anniversaire de la mort de Lin Li-kouang » (voir ill. 5)

\* Cristina Scherrer-Schaub est directeur d'études émérite à l'École pratique des hautes études.

pas à le convaincre de la nécessité de remonter aux sources, c'est-à-dire aux textes originaux de l'Inde. C'est à ce moment, en 1924, que le hasard mêla nos chemins.

Paul Demiéville qui se trouvait alors à l'Université d'Amoy où il enseignait « parmi d'autres matières, les rudiments du sanskrit et de l'histoire du bouddhisme » devint ainsi le premier maître d'indianisme du savant chinois. Cinq ans plus tard, le « baron balte » Alexander W. von Staël-Holstein, professeur à l'Université de Harvard, fut chargé « d'organiser à Pékin un institut d'études sino-indiennes, [et] lui proposa un poste d'assistant ». Lin Li-kouang, à qui l'Academia Sinica, basée à Canton, venait d'offrir un poste de recherche, attiré par Pékin accepta l'offre de Staël-Holstein et, paradoxalement, comme le souligne Demiéville ce fut « pour retrouver la vieille Chine que ce Chinois à la fois très conservateur et très moderne entra au service de l'étranger ».

Lin Li-kouang qui entre temps s'était formé à la philologie bouddhique établit un index sanskrit-chinois du *Kāśyapa-parivarta*, sans doute sollicité par Staël-Holstein, éditeur du célèbre *Mahāyāna-sūtra* de la section canonique du *Ratnakūṭa*. Le travail très détaillé et particulièrement précieux comme le note Demiéville<sup>2</sup> n'a « jamais vu le jour et doit dormir quelque part à Pékin ou à Harvard, pour le plus grand dommage des études bouddhiques tellement privées encore de concordances lexicales sino-indiennes. »

Les fouilles archéologiques et l'exploration de nombreux sites bouddhiques, effectuées durant les premières décennies du siècle dernier, révélèrent dans toute son ampleur le phénomène de diffusion du bouddhisme en Asie. L'importance sur le plan international des travaux accomplis alors en France<sup>3</sup> faisait de Paris un lieu d'excellence pour

---

2. *Ibid.*, p. vii (introduction).

3. Les fouilles archéologiques entreprises notamment par Alfred Foucher, les études de philologie bouddhique réunissant les spécialistes des langues bouddhiques anciennes autour de Sylvain Lévi et sous la protection bienveillante d'Émile Senart, la mise sur pieds d'institutions et centres de recherche, mais aussi la collaboration très étroite des savants français avec leurs homologues asiatiques, russes, européens et américains firent de la France le centre de la discipline et le lieu où divers projets virent le jour. Cf. parmi les publications récentes concernant les savants de cette époque Grigorij BONGARD-LEVIN, Roland LARDINOIS, Aleksej A. VIGASIN (éds.), *Correspondances orientalistes entre Paris et*

les études bouddhiques. En 1933, Lin Li-kouang qui rêvait de « venir étudier le bouddhisme en France » quitte la Chine pour rejoindre Paris où il occupera le poste de répétiteur de chinois à l'École des Langues Orientales. C'est alors que

[T]out en s'aquittant avec une conscience scrupuleuse de l'enseignement de sa langue maternelle, il avait entrepris sous la direction de Sylvain Lévi un travail d'érudition aussi monumental qu'ingrat. L'illustre indianiste, parfois enclin à mesurer les forces de ses élèves d'après les siennes, lui avait confié l'édition d'un manuscrit sanskrit qu'il avait fait copier au Népal en 1922. C'était un recueil de stances bouddhiques, intitulé *Dharma-samuccaya*, et dont il existe en chinois une médiocre traduction du x<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

Sylvain Lévi qui vraisemblablement eut entre ses mains le manuscrit original du *Dharma-samuccaya* daté de 1173<sup>5</sup> en demanda copie au Paṇḍita Siddhiharṣa de Katmandou. Intrigué par la deuxième strophe du premier chapitre, Lévi chargea Lin Li-kouang de repérer les *gāthā* du *Dharma-samuccaya* « extraites de l'océan du sūtra

---

*Saint-Petersbourg* (1887-1935). Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2002 ; Lyne BANSAT-BOUDON, Roland LARDINOIS (éds.), *Sylvain Lévi (1863-1935). Études indiennes, histoire sociale*, Turnhout : Brepols, 2007 ; Annick FENET, *Documents d'archéologie militante. La mission Foucher en Afghanistan (1922-1925)*, Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2010 ; Jean-Pierre DRÈGE, Michel ZINK (éds.), *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende*. Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013.

4. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, *op. cit.*, p. x (introduction). Pour une nouvelle édition du *Dharma-samuccaya*, voir Vijayaśāṅkara CAUBE, *Dharmasamuccaya, Vārāṇasī : Sampūrṇānanda-Saṃskṛtavīśvavidyālayasya*, 1993.
5. Voir Cristina SCHERRER-SCHAUB, « Visite aux stūpa des Buddha du passé dans le *Saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra*. Des Sūtra et des milieux pluriels » (à paraître). Sylvain Lévi dans une lettre adressée de Katmandou à Alfred Foucher le 12 juin 1922 mentionne entre autres trouvailles : « [...] le recueil de vers contenus dans le *Saddharmasmṛtyupasthāna-Sūtra* sur lequel (habent sua fata libelli) j'ai été le premier à appeler l'attention dans mon article ["Pour l'histoire du Rāmāyana"] dont tu avais si amicalement signé l'impression en mon absence... » ; voir Annick FENET, *Documents d'archéologie militante, op. cit.*, p. 207

développé *Saddharmasmṛtyupasthāna* (SSUS) <sup>6</sup> ». Or, Avalokitasimha, l’auteur du *Dharma-samuccaya* (DS), avait réordonné les stances à sa guise et le travail de repérage exigea, de la part de Lin Li-kouang, la lecture intégrale du gigantesque SSUS qui n’était alors accessible qu’en traduction chinoise et tibétaine. L’enquête éprouvante permit néanmoins à Lin Li-kouang d’explorer l’ouvrage et de fournir un résumé commenté d’une partie importante du texte, d’identifier les allusions et les références directes aux textes gravitant autour du SSUS, bref de nous laisser un héritage d’une rare importance. En dépit de la distance temporelle qui nous sépare des travaux de Lin Li-kouang, en partie dépassés du fait des découvertes successives de nouveaux documents, il serait pour le moins dangereux et prétentieux de faire l’économie du travail du lettré chinois.

Un manuscrit sanskrit du *Saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra* fut retrouvé récemment au Tibet dans les collections de manuscrits indiens sur feuilles de palmier (en tibétain *tale loma*). Les *tale-loma* parvinrent au Tibet, essentiellement à partir du XI<sup>e</sup> siècle de notre ère, transportés par des savants indiens ou tibétains ayant séjourné en Inde et/ou se rendant au Tibet. Ces collections, pour la plupart conservées dans les bibliothèques de monastère, notamment à Sakya, parvinrent à un moment donné de leur histoire aux palais du Potala à Lhasa et au Norbulingka, anciennes résidences des Dalai lama<sup>7</sup>.

- 
6. Voir *Dharma-samuccaya : Compendium de la Loi. 1<sup>ère</sup> partie (chapitres 1 à v), Texte sanskrit édité avec la version tibétaine et les versions chinoises et traduit en français*, par LIN Li-kouang. Paris : Adrien Maisonneuve, 1946, p. 4 : « saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra-vaipulya-sāgarāt / gāthāḥ samuddhariṣyāmi loka-locana tat parāḥ // . »
  7. Une édition des manuscrits sanskrits conservés dans le TAR et à Pékin, comprenant les facsimile en couleur et les catalogues des œuvres, rendra accessibles environ soixante mille textes, distribués en plusieurs volumes. Paul HARRISON revient sur les vicissitudes bien connues de ces collections dans “Earlier Inventories of Sanskrit Manuscripts in Tibet. A Synoptic List of Titles”, in P. HARRISON et J.-U. HARTMANN (éds.), *From Birch Bark to Digital Data: Recent Advances in Buddhist Manuscript Research. Papers Presented at the Conference Indic Buddhist manuscripts: The State of the Field. Stanford, June 15-19, 2009*, Wien : Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2014, p. XII, XIV, 279-290.



Le manuscrit sanskrit fragmentaire du SSUS est aujourd'hui en cours d'étude par les soins de Mitsuyo Demoto (Université de Marburg), Daniel Stuart et Vesna Wallace (Université de Berkeley). Stuart dans sa thèse<sup>8</sup> donne une édition critique du deuxième chapitre sur la base des traductions chinoise, tibétaine et mongole avec une traduction anglaise finement commentée, le tout précédé d'une étude fouillée portant sur le contexte particulier du chapitre en question. Ce travail éclaire d'une manière admirable la partie doctrinale du SSUS qui ensemble avec le premier chapitre fournit le noyau « théorique » du texte. Le jeune savant américain, avec une fougue compréhensible mais partiellement injustifiée, en soulignant l'importance du processus méditatif dans le SSUS, regrette et critique le peu d'intérêt manifesté par les bouddhisants du passé à l'égard de ces doctrines<sup>9</sup>. En ce qui concerne Lin Li-kouang on peut penser qu'il prit avant tout la « voie royale », qui lui était indiquée dans le nidāna<sup>10</sup>, le récit d'ouverture donnant les circonstances et le motif de la composition du sūtra<sup>11</sup>. Aussi, le pratiquant (bhikṣu et/ou yogācāra) doit certes s'exercer selon ses capacités aux pratiques méditatives, cela va de soi, mais il doit aussi étendre le champs à méditer, pour parvenir enfin à visualiser le « tout » (sarva-dharma) sachant que le « tout », à son tour, est le résultat de la peinture du peintre qu'est le mental qui dessine/colore la variété des actes (karman)<sup>12</sup>.

- 
8. Daniel M. STUART, *A Less Travelled Path: Meditation and Textual Practice in the Saddharmasmṛtyupasthāna(sūtra)*, Thèse soutenue en 2012 à l'University of California at Berkeley.
  9. Chaque époque en effet est marquée par un thème qui domine la discipline et du temps de Lin Li-kouang l'histoire textuelle dans toute la variété de ses déclinaisons était au centre de la recherche.
  10. Cf. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, op. cit., p. 237-239.
  11. Sur ce point, voir Cr. SCHERRER-SCHAUB (à paraître).
  12. Lin Li-kouang résume ce thème et souligne l'importance des données intéressant la peinture que l'on peut glaner dans le SSUS : cf. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, op. cit., p. 90-98 ; Cr. SCHERRER-SCHAUB, "Scribes and Painters on the Road: Inquiry into Image and Text in Indian Buddhism and its Transmission to Central Asia and Tibet", in Anupa PANDE (éd.), *The Art of Central Asia and the Indian Subcontinent in Cross-Cultural Perspective*, New Delhi: National Museum Institute, 2009, p. 40-43.

Avec le troisième chapitre, portant sur les enfers<sup>13</sup>, la première des destinées (*gati*) analysée par le SSUS, le lecteur et/ou pratiquant entre de plain-pied dans le « parcours cosmo-didactique » du texte (qui devrait constituer pour le bhikṣu et yogācāra pratiquant le processus progressif de visualisation). Ici les données doctrinales des chapitres précédents sont reprises (parfois avec des variantes de taille) à l'intérieur d'une fresque qui rappelle beaucoup le cycle des textes cosmologiques tels le *Lokaprajñapti*<sup>14</sup>, mais aussi le *Traibhūmi brah R'vaṇ*<sup>15</sup>. Les textes cosmologiques, partie intégrante de la scolastique bouddhique, pouvaient aussi circuler ensemble avec les opuscules édifiants, tel le *Karmavibhaṅga*, faisant en somme figure de manuels de catéchèse « illustrative » et « à illustrer », notamment sur les monuments, le long des voies de diffusion du bouddhisme, en Asie du sud par exemple.

Aussi les deux premiers chapitres du SSUS peuvent se lire également comme une version élaborée des opuscules édifiants auxquels nous venons de faire allusion. Sylvain Lévi du reste ne s'y était pas trompé, qui assigna à Paul Mus l'étude du manuscrit sanskrit du *Ṣaḍgatikārikā*, trouvé lui aussi au Népal. Cette étude pourrait avoir contribué à inspirer la composition littéraire grandiose du Borobudur, dont le monument éponyme, soit dit en passant présente des analogies de structure avec la composition du *Saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra*.

Nanti d'une connaissance prodigieuse des textes bouddhiques et notamment du *Mahāvibhāṣā*<sup>16</sup>, Lin Li-kouang nous laisse de nombreuses études très fines portant sur les diverses catégories d'êtres, présents dans les destinées (*gati*) du SSUS, ainsi que des recherches fouillées sur les personnages qui y apparaissent, notices précieuses que

---

13. Voir Mitsuyo DEMOTO, « Die 128 Nebenhöllen nach dem Saddharmasmṛtyupasthānasūtra », in Martin STRAUBE (éd.), *Pāsādikadānaṃ : Festschrift für Bhikkhu Pāsādika*, Marburg : Indica et Tibetica Verlag, 2009, p. 61-88. Ce chapitre est également étudié dans la belle thèse de Costantino MORETTI, *Genèse d'un apocryphe bouddhique. Le Sūtra de la pure délivrance* (à paraître).

14. Cf. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, op. cit., p. 127-144.

15. George COEDÈS, Charles ARCHAIMBAULT, *Les trois mondes (Traibhūmi Braḥ R'vaṇ)*, Paris : École Française d'Extrême-Orient, 1973.

16. Cf. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, op. cit., p. II-III (introduction) : « [Lin] avait dépouillé d'un bout à l'autre et à plus d'une reprise, les deux cents volumes chinois de la *Mahāvibhāṣā*. »

les très savants rédacteurs du *Hōbōgirin* n'ont pas manqué d'inclure dans le Dictionnaire<sup>17</sup>. Lin Li-kouang avait très bien vu tout ce que le terme *saddharma* du titre de l'ouvrage impliquait et rappelle cela en paraphrasant l'idée de Vasubandhu dans l'*Abhidharmakośabhāṣya* : « Le terme *smṛtyupasthāna* du titre doit donc s'entendre au sens le plus large, c'est-à-dire au sens de la troisième des définitions des quatre *smṛtyupasthāna*, selon laquelle le *smṛtyupasthāna*, en qualité d'objet (*ālabhāna-smṛtyupasthāna*), s'identifie avec tous les *dharma*<sup>18</sup>. » Et « tous les *dharma* » (*sarva-dharma*) comme nous l'avons vu est le tout du fruit des actes (*karma-vipāka*), bref la roue des existences (*bhava-cakra*) ou *samsāra*, ce qui pourrait expliquer l'immensité de la fresque que l'auteur du *Saddharmasmṛtyupasthāna-sūtra* a tenté de reproduire.

Vers la fin des années quatre-vingt du siècle dernier l'histoire semble se répéter. À la suite de la redécouverte des manuscrits sanskrits du Tibet, les études de philologie bouddhique en Chine connaissent un renouveau, marqué d'abord par la venue en Europe de jeunes savants qui se formeront « aux pieds » de bouddhisants célèbres, tandis que d'autres se rendent auprès de maîtres japonais. Cet élan sera suivi d'un intérêt grandissant portant sur les découvertes de manuscrits bouddhiques d'Asie centrale et d'Afghanistan et sur la diffusion du bouddhisme dans ces régions à date ancienne.

Aussi, la tradition d'échanges que Demiéville craignait de voir disparaître à la mort de son ami<sup>19</sup> a repris avec une intensité remarquable. Les jeunes chercheurs chinois d'aujourd'hui savent-ils que Lin Li-kouang fut l'un de leurs meilleurs devanciers ?

---

17. Sur la genèse du Dictionnaire qui prit forme durant les premières décennies du siècle dernier, voir la lettre qu'Émile Senart adressa le 10 septembre 1919 à Alfred Foucher qui se trouvait alors à Simla : Annick FENET, *Documents d'archéologie militante*, p. 162, n. 11 ; voir aussi Paul DEMIÉVILLE, *Hōbōgirin. Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*, Tôkyō : Maison franco-japonaise, 1929, fascicule premier, p. 1.

18. Cf. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, *op. cit.*, p. 1.

19. Cf. *L'aide-mémoire de la vraie loi*, *op. cit.*, p. xiv-xv (introduction) : « Il lui fallut sept ans de préparation pour que la Chine possède enfin un spécialiste apte à faire revivre les études bouddhiques tombées, depuis des siècles, en décadence dans ce pays qui se doit d'y briller entre tous ; et de longtemps peut être il ne se retrouvera personne pour prendre là-bas la place qui l'attendait à la tête de cette discipline. »



III. 1



III. 2



III. 3



III. 4

Reçu le 28 avril 1946, veille  
de l'anniversaire de la mort  
de Lin di-Kouang

敬獻

戴密微師

外子

蔡光遺著第一部于一九四六年

四月出版於巴黎此書得以問世

師之賜也存歿均感

林李瑋謹識

一九四六年仲  
春巴黎客次